



« Le Spleen de Paris » de Charles Baudelaire.  
Analyse des petits poèmes en prose

"Le Spleen de Paris" by Charles Baudelaire Analysis of small poems in prose

Dr Salah HADAB

Centre Universitaire d'Aflou  
(Algérie)

salah.haddab@hotmail.com

Résumé:	Informations sur l'article
<p>Charles Baudelaire excelle en s'aventurant sur un nouveau terrain, celui où la poésie se mélange avec la prose. A la première il était tributaire et la seconde il apprivoise et découvre comme il veut en faire l'expérience. Ses exploits et succès sont dû au roman « Le Spleen de Paris » composé dans des petits poèmes en prose. Il y a eu toujours cette mélancolie particulière du poète, en général. La prose donne un soupçon d'amertume et d'angoisse dans ce propre au « Mal du Siècle » et qui ronge l'intérieur du poète maudit qui a toujours refusé d'être entouré et mêlé d'autres ou par les événements de son époque si mélancoliques.</p>	<p>Reçu 05/06/2020</p> <p>Acceptation 07/10/2020</p> <p><b>Mots clés:</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>✓ Mélancolie</li> <li>✓ Prose</li> <li>✓ Poésie</li> <li>✓ Anxiété</li> <li>✓ Tristesse</li> </ul>
Abstract :	Article info
<p>Charles Baudelaire excels by venturing on a new terrain, the one where poetry mixes with prose. The first of which he was an apostle and the second which he tames and discovers as he wishes to experience it. It is done and successful thanks to the Spleen of Paris contained in the Petits poèmes en prose. There is still this melancholy peculiar to the poet in particular and to the century in general. The prose will give a hint of bitterness and anguish in this flow peculiar to the «Evil of the century» and which gnaws from the inside the cursed poet who has always refused to be surrounded and embroiled by others or by the events of his epoch so melancholic.</p>	<p>Received 05/06/2020</p> <p>Accepted 07/10/2020</p> <p><b>Keywords:</b></p> <ul style="list-style-type: none"> <li>✓ Melancholy</li> <li>✓ Poetry</li> <li>✓ Prose</li> <li>✓ Anxiety</li> <li>✓ Sadness</li> </ul>

## 1. Introduction

Charles Baudelaire représente une des figures les plus vivaces dans notre imaginaire poétique. Il intègre difficilement le landerneau des grands auteurs contemporains comme celui des romantiques ou encore le Parnasse, voire le Symbolisme tant son personnage lugubre et mystique a eu beaucoup de mal à traverser une époque semée de doutes et d'incertitudes.

Sa personnalité se dissout dans les vapeurs du délire, de la solitude et surtout de la mélancolie. Une notion déjà inhérente à son existence et nécessaire à la création littéraire. Le « moi social » de Baudelaire disparaît très tôt pour laisser surgir un « moi profond » vif et créatif. L'essence même qui fait marcher cette machine d'une nouvelle ère n'a quasiment pas d'existence, du moins aucun lien avec le reste de l'espèce.

Si *Les Fleurs du mal* ont réussi à faire purger l'extase de la vie intérieure, *Les Petits poèmes en prose*, quant à eux, ils expriment l'errance du poète perdu un monde inconnu et hostile dont lequel sa seule arme est sa plume. Car il faut bien se défendre contre toutes futilités qui menacent l'art. Ainsi erre Sisyphe dans un Labyrinthe sans fil d'Ariane pour le guider : il est condamné à y errer sans cesse et sans vie.

Œuvre posthume, mais longtemps fermentée, ces petites pièces poétiques vont mijoter le temps qu'il faudra pour donner l'essentiel et le pire des maux de l'espèce humaine : la langueur ou le Spleen. Associé à la ville Lumière pour établir un contraste foudroyant et ténébreux. Baudelaire signe d'un coup d'éclat le chef d'œuvre de la vie et surtout de la mort, une condition humaine aux contrastes du bien et du mal.

## 2. Baudelaire ou l'éclosion du solitaire

Né le 9 avril 1821 à Paris, l'année où le Romantisme français de Lamartine s'établit, Baudelaire est le second fils d'un père veuf ayant épousé sa mère qui, à son tour, après la mort de François Baudelaire en 1827, épouse l'année suivante un militaire d'Empire.

De cette situation, l'enfant gardera un traumatisme émotionnel et existentiel dont les conséquences se manifesteront dans l'enfermement et le repli sur soi, c'est en soi le sentiment voire l'état de solitude dans lequel se confine un enfant qui ne saisit pas le drame de l'instant.

D'autre part, les études intéressent peu Baudelaire, il leur préfère la convivialité de la camaraderie et les charmes des prudes jouvencelles. Il faut dire que ces jeunes vierges avaient de quoi faire tourner la tête à un jeune timide et solitaire. A vingt et un ans, il fréquente le grand milieu parisien des hommes de lettres à l'instar de Théophile Gautier, Victor Hugo, Sainte-Beuve ou encore Esquiros.

C'est vers cette époque qu'il rencontre sa muse, Jeanne Duval avec qui engage son existence. Elle exerça une influence assez considérable jusqu'à lui inspiré ses plus grands poèmes dont la critique, jusqu'à aujourd'hui, continue à nourrir le doute et à faire planer les incertitudes.

En juin 1845, Baudelaire tente de se suicider et en vain. Cet acte suit immédiatement les premiers pas du jeune poète au milieu d'un monde qui est loin de la virtuosité. Alors commence

pour ce prince de la rime le tourbillon et le plongeon dans les voluptés de la chaire et de l'alcôve : une liaison avec une actrice, Marie Daubrun, dite « la Belle aux cheveux d'or ».

Il tombe sous le charme opiacé de l'écriture d'Edgar Allan Poe dont il traduit et publie nombre de ses fameux contes. En parallèle, il vit tumultueusement son existence avec Jeanne Duval parsemée de petites ruptures sans conséquences. Après le décès de son beau-père, il publie les Fleurs du Mal le 25 juin 1857. Mais le succès sera entaché par de virulentes critiques et une condamnation.

Le 13 janvier 1860, il subit une première attaque cérébrale qui n'entrave aucunement ses activités littéraires. Au cours de l'année 1861, Baudelaire a la santé fragile due à l'évolution de sa syphilis le poussant, un fois de plus, vers le suicide. A partir de 1865, et après son séjour belge, il voit sa santé se dégrader et détériorer de plus en plus. Tout va désormais s'accélérer car le siècle ne possède pas encore la médecine nécessaire pour remédier aux maux de la débauche excessive.

Aux alentours du 15 mars 1866, Baudelaire séjourne encore en Belgique où il s'effondre lors d'une visite de l'église Saint-Loup à Namur ; le 30 mars de la même année, il est atteint d'un ictus hémiplégique accompagné d'aphasie. Le 2 juillet 1866, Baudelaire est de retour à Paris où il est placé à la maison de santé du docteur Duval. Mais le 13 août 1867, le poète décède et le 2 septembre suivant, il est enterré au cimetière Montparnasse. C'est peut-être la fin d'un poète mal-aimé et incompris de son siècle, mais il restera pour toujours l'icône du verbe pur et impudique dont hériteront beaucoup de versificateurs, à commencer par les Poètes maudits.

### **3. L'épreuve existentielle**

La vie de Baudelaire ne fut pas très heureuse à voir son enfance sans père et sans repères. C'est dans ce sens que Le Spleen est une pure expression de ses blessures profondes et encore vives. Comme en témoigne ce passage :

Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer ! Solitude, silence, incomparable chasteté de l'azur, une petite voile frissonnante à l'horizon, et qui, par sa petitesse et son isolement, imite mon irrémédiable existence, mélodie monotone de la houle, toutes ces choses pensent par moi, ou je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le *moi* se perd si vite !) ; elles pensent, dis-je, mais musicalement et pittoresquement, sans arguties, sans syllogismes, sans déductions. (Baudelaire, 2003 : 64).

Certes, ces idées noires ne respectent aucun procédé philosophique. Sartre dénote dans psychanalyse existentielle du père du Spleen que :

... l'homme baudelairien n'est pas un état : c'est l'interférence de deux mouvements opposés mais également centrifuges dont l'un se porte vers le haut et l'autre vers le bas. Mouvements sans mobile, jaillissements –deux formes de la transcendance que nous pourrions nommer, après Jean Wahl, transascendance et transdescendance. Car cette bestialité de l'homme –comme son angélisme- il faut l'entendre au sens fort : il ne s'agit pas seulement de la trop fameuse faiblesse charnelle ou de la toute-

puissance des bas instincts : Baudelaire ne se borne pas à recouvrir d'une image colorée un sermon de moraliste. (Sartre, 1947 : 46).

La transcendance de l'être baudelairien s'exprime à travers l'orgueil de l'homme. Ce sentiment est aussi existentiel :

Baudelaire : l'homme qui se sent un gouffre. Orgueil, ennui, vertige : il se voit jusqu'au fond du cœur, incomparable, incommunicable, incréé, absurde, inutile, délaissé dans l'isolement le plus total, supportant seul son propre fardeau, condamné à justifier tout seul son existence, et s'échappant sans cesse, glissant hors de ses propres mains, replié dans la contemplation et, en même temps, jeté hors de lui en une infinie poursuite, un gouffre sans fond, sans parois et sans obscurité, un mystère en pleine lumière, imprévisible et parfaitement connu. (Sartre, 1947 : 48-49).

C'est ce qui se retrouve dans l'œuvre du poète et en particulier dans ses petits poèmes en prose, un genre dont il est l'un des précurseurs :

Ce texte est révélateur. Il nous enseigne tout d'abord que la souffrance, pour Baudelaire, n'est pas le remous violent qui suit un choc, une catastrophe, mais un état permanent, que rien n'est susceptible d'accroître ou de diminuer. Et cet état correspond à une sorte de tension psychologique ; c'est le degré de cette tension qui permet d'établir une hiérarchie entre les hommes. L'homme heureux a perdu la tension de son âme, il est tombé. Baudelaire n'acceptera jamais le bonheur, parce qu'il est immoral. En sorte que le malheur d'une âme, loin d'être le contrecoup des orages extérieurs, vient d'elle seule : c'est sa plus rare qualité. Rien ne marque mieux que Baudelaire a choisi de souffrir. La douleur, dit-il, est « la noblesse ». (Sartre, 1947 : 117-118).

La souffrance de Baudelaire s'éternise à travers le Spleen de Paris, œuvre longtemps mûrie et construite dans un état naturel de mélancolie.

#### **4. Analyse du Spleen baudelairien**

Se présentant comme étant le pendant des Fleurs du mal, le Spleen évacue cette mauvaise bile du poète à jamais condamné, de par sa syphilis trop avancée et de par son existence trop imbibée d'amertume et de langueur monotone. C'est donc le point névralgique de l'œuvre poétique baudelairienne.

Il faut dire aussi que le poète rend dignement hommage à son époque qualifiée par le « Mal du siècle ». Etant romantique et parnassien, sans y adhérer officiellement, Baudelaire est un neutron libre parce que incompris de tous, et même sa génération voire son siècle.

C'est ce qui jaillit du Spleen à travers ses cinquante poèmes en prose, composés en diverses périodes de gestation de l'œuvre :

Des rêves ! toujours des rêves ! et plus l'âme est ambitieuse et délicate, plus les rêves l'éloignent du possible. Chaque homme porte en lui sa dose d'opium naturel, incessamment sécrétée et renouvelée, et, de la naissance à la mort, combien comptons-nous d'heures remplies par la jouissance positive, par l'action réussie et décidée ? Vivrons-nous jamais, passerons-nous jamais dans ce tableau qu'à peint mon esprit, ce tableau qui te ressemble ? (Baudelaire, 2003 : 111).

D'autres thèmes sont aussi chers à Baudelaire comme celui de la femme. Cet être fragile et pernicieux à la fois :

Elle s'avance, balançant mollement son torse si mince sur ses hanches si larges. Sa robe de soie collante, d'un ton clair et rose, tranche vivement sur les ténèbres de sa peau et moule exactement sa taille longue, son dos creux et sa gorge pointue... De temps en temps, la brise de mer soulève par le coin sa jupe flottante et montre sa jambe luisante et superbe... (Baudelaire, 2003 : 132-133).

Autrui semble un objet obsédant pour le poète, il est façonné par la promiscuité et le mélange des gens qui passent, parlent ou observent :

Il n'est pas donné à chacun de prendre un bain de multitude ; jouir de la foule est un art, et celui-là seul peut faire, aux dépens du genre humain, une ribote de vitalité, à qui une fée a insufflé dans son berceau le goût du travestissement et du masque, la haine du domicile et la passion du voyage... Le poète jouit de cet incomparable privilège, qu'il peut, à sa guise, être lui-même et autrui. (Baudelaire, 2003 :90).

Le sentiment de solitude est aussi présent dans le Spleen pour faire face à une certaine habitude solitaire en silence :

Un gazetier philanthrope me dit que la solitude est mauvaise pour l'homme, et, à l'appui de sa thèse, il cite, comme tous les incrédules, des paroles des Pères de l'Eglise. Je sais que le Démon fréquente volontiers les lieux arides, et que l'Esprit de meurtre et de lubricité s'enflamme merveilleusement dans les solitudes. Mais il serait possible que cette solitude ne fût dangereuse que pour l'âme oisive et divagante qui la peuple de ses passions et de ses chimères. (Baudelaire, 2003 : 126).

Bien entendu, dans ce vertige du moi et de l'ego, le poète entrevoit une lueur qui l'appelle vers un monde meilleur et sans douleur, celui de l'au-delà :

Il est un pays superbe, un pays de Cocagne, dit-on, que je rêve de visiter avec une vieille amie. Pays singulier, noyé dans les brumes de notre Nord, et qu'on pourrait appeler l'Orient de l'Occident, la Chine de l'Europe, tant la chaude et capricieuse fantaisie s'y est donné carrière, tant elle l'a patiemment et opiniâtrement illustré de ses savantes et délicates végétations. Un vrai pays de Cocagne, où tout est beau, riche, tranquille, honnête ; où le luxe a plaisir à se mirer dans l'ordre ; où la vie est grasse et douce à respirer ; d'où le désordre, la turbulence et l'imprévu sont exclus ; où le bonheur est marié au silence ; où la cuisine elle-même est poétique, grasse et excitante à la fois ; où tout vous ressemble, mon cher ange. (Baudelaire, 2003 : 108).

On aura reconnu, au passage, la fameuse muse de Baudelaire, sinon son amante –Jeanne Duval- qu'il appelle tendrement d'un nom si angélique.



En outre, le Spleen baudelairien n'obéit forcément pas à un ordre donné, mais il est plutôt libre et sinueux d'où une écriture indolente et sulfureuse :

Un matin, je m'étais levé maussade, triste, fatigué d'oisiveté, et poussé, me semblait-il, à faire quelque chose de grand, une action d'éclat ; et j'ouvris la fenêtre, hélas !... La première personne que j'aperçus dans la rue, ce fut un vitrier dont le cri perçant, discordant, monta jusqu'à moi à travers la lourde et sale atmosphère parisienne... Et, ivre de ma folie, je lui criai furieusement : « La vie en beau ! la vie en beau ! » Ces plaisanteries nerveuses ne sont pas sans péril, et on peut souvent les payer cher. Mais qu'importe l'éternité de la damnation à qui a trouvé dans une seconde l'infini de la jouissance ? (Baudelaire, 2003 : 80-82).

Nul besoin de rappeler que Baudelaire est un être dolent et souffrant de plusieurs blessures toujours vives :

Il existe cette différence entre le Démon de Socrate et le mien, que celui de Socrate ne se manifestait à lui que pour défendre, avertir, empêcher, et que le mien daigne conseiller, suggérer, persuader. Ce pauvre Socrate n'avait qu'un démon prohibiteur ; le mien est un grand affirmateur, le mien est un Démon d'action, un Démon de combat. (Baudelaire, 2003 : 209).

La philosophie répond à certains maux de la conscience un peu perturbée, mais encore faut-il posséder l'art et la manière adéquate pour y procéder :

Tout à coup, -ô miracle ! ô jouissance du philosophe qui vérifie l'excellence de sa théorie !- je vis antique carcasse se retourner, se redresser avec une énergie que je n'aurais jamais soupçonnée dans une machine si singulièrement détraquée, et, avec un regard de haine qui me parut de bon augure, le malandrin décrépît se jeta sur moi, me pocha les deux yeux, me cassa quatre dents, et avec la même branche d'arbre me battit dru comme plâtre. -Par mon énergique médication, je lui avais donc rendu l'orgueil et la vie. (Baudelaire, 2003 : 210).

Dès lors, le sentiment de l'amertume et d'étrangeté se développe progressivement et mène à des constats de profonde mélancolie :

Que les fins de journées d'automne sont pénétrantes ! Ah ! pénétrantes jusqu'à la douleur ! car il est de certaines sensations délicieuses dont le vague n'exclut pas l'intensité, et il n'est pas de pointe plus acérée que celle de l'Infini. Grand délice que celui de noyer son regard dans l'immensité du ciel et de la mer ! Solitude, silence, incomparable chasteté de l'azur, une petite voile frissonnante à l'horizon, et qui, par sa petitesse et son isolement, imite mon irrémédiable existence, mélodie monotone de la houle, toutes ces choses pensent par moi, ou je pense par elles (car dans la grandeur de la rêverie, le moi se perd si vite) ; elles pensent, dis-je, mais musicalement et pittoresquement, sans arguties, sans syllogismes, sans déductions. (Baudelaire, 2003 : 64).

Le poète abolit toute forme de raisonnement soit de la logique aristotélicienne, soit du cartésianisme auxquels l'art et la poésie s'opposent :

Toutefois, ces pensées, qu'elles sortent de moi ou s'élancent des choses, deviennent bientôt trop intenses. L'énergie dans la volupté crée un malaise et une souffrance positive. Mes nerfs trop tendus ne donnent plus que des vibrations criardes et douloureuses. Et maintenant la profondeur du ciel me consterne ; sa limpidité m'exaspère. L'insensibilité de la mer, l'immuabilité du spectacle me révoltent... Ah ! faut-il éternellement souffrir ou fuir éternellement le beau ? Nature, enchanteresse sans pitié, rivale toujours victorieuse, laisse-moi ! Cesse de tenter mes désirs et mon orgueil ! L'étude du beau est un duel où l'artiste crie de frayeur avant d'être vaincu. (Baudelaire, 2003 : 64-65).

Il est toujours question de l'art et l'artiste quand on quitte le réel. L'on sombre dans la merveille et, parfois, dans la langueur évanescence :

Quelle admirable journée ! le vaste parc se pâme sous l'œil brûlant du soleil, comme la jeunesse sous la domination de l'Amour. L'extase universelle des choses ne s'exprime par aucun bruit ; les eaux elles-mêmes sont comme endormies. Bien différente des fêtes humaines, c'est ici une orgie silencieuse. On dirait qu'une lumière toujours croissante fait de plus en plus étinceler les objets ; que les fleurs excitées brûlent du désir de rivaliser avec l'azur du ciel par l'énergie de leurs couleurs, et que la chaleur, rendant visibles les parfums, les fait monter vers l'astre comme des fumées. (Baudelaire, 2003 : 75).

De cet émerveillement intérieur jaillit la nature des choses, voire de l'être. A cela s'ajoute la contemplation et la consternation consécutives du poète :

Il y a des natures purement contemplatives et tout à fait impropres à l'action, qui cependant, sous une impulsion mystérieuse et inconnue, agissent quelquefois avec une rapidité dont elles se seraient crues elles-mêmes incapables. Tel qui, craignant de trouver chez son concierge une nouvelle chagrinate, rôde lâchement une heure devant sa porte sans oser rentrer ; tel qui garde quinze jours une lettre sans la décacheter, ou ne se résigne qu'au bout de six mois à opérer une démarche nécessaire depuis un an, se sentent quelquefois brusquement précipités vers l'action par une force irrésistible, comme la flèche d'un arc. (Baudelaire, 2003 : 78).

La mélancolie s'opère dans le silence et l'isolement, quand le poète se trouve confronter au vide, au néant, à l'obscurité inspiratrice :

C'est la fin d'un spleen parisien que Baudelaire méprise à travers toutes ces élucubrations journalières d'une monotonie morbide et funeste :

Enfin ! seul ! On n'entend plus que le roulement de quelques fiacres attardés et éreintés. Pendant quelques heures, nous posséderont le silence, sinon le repos. Enfin ! il m'est donc permis de me délasser dans un bain de ténèbres ! D'abord, un double tour à la serrure. Il me semble que ce tour de clef augmentera ma solitude et fortifiera les barricades qui me séparent actuellement du monde. Horrible vie ! Horrible ville ! Récapitulons la journée. Avoir vu plusieurs hommes de lettres, dont l'un m'a demandé si l'on pouvait aller en Russie par voie de terre (il prenait sans doute la Russie pour une île) ; avoir disputé généreusement contre le directeur d'une revue, qui à chaque objection répondait : « -C'est ici le parti des honnêtes gens », ce

qui implique que tous les autres journaux sont rédigés par des coquins ; avoir salué une vingtaine de personnes, dont quinze me sont inconnues ; avoir distribué des poignées de main dans la même proportion, et cela sans avoir pris la précaution d'acheter des gants ; être monté pour tuer le temps, pendant une averse, chez une sauteuse qui m'a prié de lui dessiner un costume de Vénustre... (Baudelaire, 2003 : 83-84).

C'est la fin d'un spleen parisien que Baudelaire méprise à travers toutes ces élucubrations journalières d'une monotonie morbide et funeste :

... avoir fait ma cour à un directeur de théâtre, qui m'a dit, en me congédiant : « - Vous feriez peut-être bien de vous adresser à Z... ; c'est le plus lourd, le plus sot et le plus célèbre de tous mes auteurs ; avec lui vous pourriez peut-être aboutir à quelque chose. Voyez-le, et puis nous verrons » ; m'être vanté (pourquoi ?) de plusieurs vilaines actions que je n'ai jamais commises, et avoir lâchement nié quelques autres méfaits que j'ai accomplis avec joie ; délit de fanfaronnade, crime de respect humain ; avoir refusé à un ami un service facile, et donné une recommandation écrite à un parfait drôle ; ouf ! Est-ce bien fini ? Mécontent de tous et mécontent de moi, je voudrais bien me racheter et m'enorgueillir un peu dans le silence de la nuit. Ames de ceux que j'ai aimés, âmes de ceux que j'ai chantés, fortifiez-moi, soutenez-moi, éloignez de moi le mensonge et les vapeurs corruptrices du monde, et vous, Seigneur mon Dieu ! accordez-moi la grâce de produire quelques beaux vers qui me prouvent à moi-même que je ne suis pas le dernier des hommes, que je ne suis pas inférieur à ceux que je méprise ! (Baudelaire, 2003: 84-85).

Cela sonne comme oraison funèbre, voire un testament. Celui-ci énumère et récapitule les travers et les péchés d'une âme errante dans un monde infernal où le Bien se confond avec le Mal. Tel est le spleen baudelairien vaguant sur la Seine parisienne en chantant, à la manière des trouvères d'antan, de petits poèmes en prose.

## 5. Conclusion

En définitive, les petits poèmes prose dont le genre est encore nouveau sont devenus, à travers plus d'une décennie, des aphorismes que Baudelaire a su bien exprimer de par l'écriture double, à la fois versifiée et prosaïque, et de par son art de la poésie non canonique. Car il n'appartient ni au Romantisme ni au Parnasse, il est l'un de ces chantres du siècle errant dans les méandres multiples des courants littéraires. Si les Fleurs du mal ont suscité le scandale et l'opprobre, le Spleen de Paris est quant à lui un pendant ou une suite au premier succès du poète : les interdits ont causé la mélancolie poétique de la prose baudelairienne.

## Bibliographie

01. Baudelaire, C. (2003), *Le Spleen de Paris*. Petits poèmes en prose, Le Livre de poche, « Classiques », Paris.
02. Benjamin, W. (1979), Charles Baudelaire. Un poète lyrique à l'apogée du capitalisme, trad. par Jean Lacoste, Petite Bibliothèque Payot, Paris.
03. Biétry, R. (2007), *Baudelaire : le Parnasse*, Le Mont-sur-Lausanne, Editions Loisirs et Pédagogie, Suisse



04. Boneu, V. et Bédouret-Larraburu, S. (2014), Baudelaire Le Spleen de Paris, Neuilly, Atlante, coll. Clés concours Lettres XIXe siècle, Paris.
05. Cigada, S. (2011), Études sur le Symbolisme, éditées par Giuseppe Bernardelli et Marisa Verna, EduCatt.
06. Compagnon, A. (2014), Baudelaire, l'irréductible, Flammarion, Paris.
07. Delons, C. (2002), Narcisse Ancelle, persécuteur ou protecteur de Baudelaire, Du Lérot, Paris.
08. Delons, C. (2011), L'Idée si douce d'une mère, Charles Baudelaire et Caroline Aupick, Les Belles Lettres, Paris.
09. de Harlay, X. (2011), L'Idéal moderne selon Charles Baudelaire & Théodore Chassériau, Litt&graphie, Tours.
10. E. Jackson, J. (1982), La Mort Baudelaire, La Baconnière.  
(2001), Baudelaire, Livre de poche, Paris.  
(2005), Baudelaire sans fin, éd. José Corti.
11. Johnson, B. (1979), Défigurations du langage poétique. La Seconde Révolution baudelairienne, Flammarion, Paris.
12. Kopp, R. (2004), Baudelaire, le soleil noir de la modernité, Gallimard, Paris.
13. Labarthe, P. (1999), Baudelaire et la tradition de l'allégorie, Genève, Droz, Suisse.  
(2000), Baudelaire : Le Spleen de Paris, Gallimard, coll. Foliothèque, Paris.
14. Lazard, M. (2010), Un homme singulier, Charles Baudelaire, arléa, Paris.
15. Lechevalier, B. (2010), Le Cerveau mélomane de Baudelaire : musique et neuropsychologie.
16. Locatelli, F. (2015), Une figure de l'expansion : la périphrase chez Charles Baudelaire, Peter Lang Publishing Inc.
17. Macchia, G. (1986), Baudelaire, Rizzoli.  
(1992), Baudelaire e la poetica della malinconia, Rizzoli.
18. Murphy, S. (2007), Logiques du dernier Baudelaire, Champion, coll. Essais, Paris.
19. Oehler, D. (1996), Le Spleen contre l'oubli. Juin 1848, Payot, coll. Critique de la politique, Paris.
20. Pichois, C. (1975), Baudelaire, Œuvres complètes, tome 1, Bibliothèque de la Pléiade, Éditions Gallimard, Paris.
21. Pichois, C. et Ziegler, J. (1987), Charles Baudelaire, Julliard, Paris.
22. Pichois, C. et Avice, J.-P. (2002), Dictionnaire Baudelaire, Du Lérot, Paris.
23. Raynaud, E. (2007), Baudelaire et la religion du dandysme, Sandre.
24. Sartre, J.-P. (1947), Baudelaire, Gallimard, Paris.
25. Starobinski, J. (1989), La Mélancolie au miroir. Trois Études sur Baudelaire., Julliard, Paris.
26. Thélot, J. (1993), Baudelaire. Violence et poésie, Gallimard, Bibliothèque des idées, Paris.
27. Vieville Degeorges, I. (2004), Baudelaire clandestin de lui-même, Page après Page.